

André Malraux : un agnostique tendu vers l'absolu

par Olivier Germain-Thomas

Cet écrivain, si souvent associé à l'interrogation religieuse, interrogation qui a fécondé son œuvre, n'avait pas la foi. Aucune ambiguïté. Dans le miroir des limbes il se fait questionner par son ami Max Torrès :

" - Est-ce que tu pries ?

- Que veux-tu que je prie ? "

Ou ceci, extrait d'une lettre à François Mauriac du 6 novembre 1969 : " Peut-être suis-je essentiellement un esprit religieux sans foi ". Enfin, dans la dernière lettre envoyée à Charles de Gaulle, commandeur solitaire retiré à Colombey : " Avoir eu l'honneur de vous aider était la fierté de ma vie et l'est davantage en face du néant. "

(15 septembre 1970. Inédit.)

Qu'en est-il de sa phrase la plus citée , et souvent à tort et à travers : " Le XXème siècle sera religieux ou ne sera pas. " ? Sous cette forme elle est apocryphe. . On en trouve trace dans aucun écrit , dans aucun entretien revu par lui. Pour qui fréquente ses tournures, le " sera ou ne sera pas " sonne comme une copie de pacotille. Quand il ramassait sa pensée dans une fulguration de mots, il y mettait au moins de la poésie. Il reste la question religieuse et l'éventualité d'une " révolution spirituelle " au XXIe siècle l'ont habité pendant la seconde partie de sa vie, après qu'il eut fait le deuil de la révolution prolétarienne. En mars 1955, il écrivait dans la revue Preuves : " Le problème capital de la fin du siècle sera le problème religieux. " Il ajoutait : " Le problème religieux se posera sous une forme aussi différente de celle que nous connaissons que le christianisme le fut des religions antiques. " Il ne s'agit donc pas de récupérer ce que le XXe siècle aurait perdu, mais d'arriver à une nouvelle relation dont la recherche se fera à tâtons. N'ayant jamais cru que mai 68 annonçait un renouveau politique, il y a perçu le signe de ses pressentiments : la nécessité de retrouver des valeurs et une transcendance , faute de quoi notre civilisation volerait en éclats. Transcendance ne veut pas dire croyance ; c'est un lien. De 1968 à sa mort en 1976, il ne cessera de revenir sur cette question, en progressant par touches. A André Frossart, il parlait d'un surgissement mystique. Lors des visites que je lui rendais à Verrières-le-Buisson, , il insistait sur l'aspect spirituel de ce renouveau , puis nous parlions de l'Inde, de l'état qu'elle n'a cessé de vénérer : le détachement , qui le fascinait d'autant plus qu'il lui était inaccessible, sauf devant la mort. Recevant le 22 mars 1974 son ami et traducteur, l'écrivain japonais Tadao Takémoto, il lui disait ceci : " Si le prochain siècle devait connaître une révolution spirituelle, ce que je considère comme parfaitement possible - probable ou pas n'a pas d'intérêt, ce sont des prédictions de sorcier - je crois que cette spiritualité sera du domaine de ce que nous pressentons sans le connaître, comme le XVIIIe siècle a pressenti l'électricité avec le paratonnerre. Autrement dit, il y a un domaine spirituel

d'irrationnel dont nous avons pris maintenant extrêmement conscience. Chez vous ce sera avant tout le zen. "

Deux ans plus tard, avant de partir pour l'hôpital d'où il ne reviendrait pas vivant, il écrivait la dernière phrase de son dernier livre, l'Homme précaire et la littérature : " Ou nous souviendrons-nous que les événements spirituels capitaux ont récusé toute prévision ? ". Plus haut il avait écrit : " Nous autres chrysalides, nous savons maintenant que nous sommes provisoires. ". La chrysalide prépare une métamorphose, notion clé dans son regard sur l'art, qui trouve également sa raison d'être quand il s'agit des religions. Lançant à tous vents une interrogation haletante, il ne s'appuyait que sur cette certitude : il y aura un renouveau spirituel, et ce ne sera pas un bégaïement.

L'Orient (Indochine, Chine, Inde, Japon) aura été la grande rencontre de la vie de Malraux, " l'autre pôle " comme il aimait à dire. Il y aura puisé le cadre de trois de ses romans, il en aura abondamment scruté les œuvres plastiques dans son épopée sur l'art et , avec un subtil jeu de miroir entre sa jeunesse et le ministre, cet Orient servira de cadre à une part importante des Antimémoires.

Sans oublier sa Tentation de l'Occident qu'il écrivit à vingt-cinq ans. On ignore trop souvent qu'il s'agit d'un de ses plus beaux textes et qu'il s'y trouve déjà tout entier, signe fréquent chez les visionnaires dont l'œuvre n'est que le déploiement des premières intuitions. A.D., un François, et Ling, un Chinois, y dialoguent par lettres. La question religieuse est posée. Le sceptique A.D., qui a probablement lu Nietzsche, sait que l'homme de l'Occident s'oriente vers une impasse depuis qu'il a tué ses dieux. Ling, de son côté, en bon taoïste, perçoit dans la nature les signes du divin et ne comprend pas le tragique de nos croix. Ce dialogue ouvre sur une direction que Malraux n'empruntera pas. La Chine sera ensuite pour lui celle de l'épopée de la Grande Marche. Iml ne retrouvera le sacré de la nature , dont il avait reçu un appel au sein des forêts du Cambodge, qu'avec la nuit indienne et, plus tard, dans une péninsule sauvage du Japon. C'est en Inde que Malraux a puisé le plus de matière pour nourrir ses interrogations tendues vers l'absolu. Bon connaisseur des Upanishads, il s'est servi d'une notion centrale de la pensée indienne, la mâya (l'illusion), pour expliquer le dessein qui l'a conduit à écrire le Miroir des limbes. J'ajouterai une hypothèse personnelle sur les sources de son idée de métamorphose. Métamorphose des formes d'une civilisation à une autre : Apollon inspirant la figuration de Bouddha dans l'art du Gandhara. Également métamorphose des œuvres : aucune sculpture égyptienne ne peut être perçue par nous comme elle a été conçue , et cependant elle nous parle. Message multiple développé par le temps. L'Inde, qui sans ignorer un principe fixe, le brahman (Soi suprême), refuse à l'homme une identité immuable, lui dont le moi est emporté d'une vie à une autre par le samsâra (cycle des transmigrations). Le pont existe entre la métamorphose et le samsâra , ce jeu complexe de l'identique et du renouveau qui ne s'opposent pas. Il y a pour l'Inde une polysémie des formes de la vie. Nous voici en plein cœur du monde de Malraux. Combien a-t-il été à l'aise avec les dieux qui changent de forme, qui rassemblent les deux sexes ou qui possèdent trois visages !

Avec le bouddhisme et son obsession de l'impermanence, le bouddhisme qui ne demande pas d'acte de foi et qui reste centré sur la mesure humaine, Malraux se meurt avec aisance et attirance. Il a souvent évoqué la figure de Gautama qui, avec Gandhi, fait partie *de son panthéon indien. Le bouddhisme est au centre de son dialogue avec Méry à Singapour et avec le bonze de Ryonji, jardin sec de Kyoto (Antimémoires). Aurait-il

pu être bouddhiste ? Pourquoi à nouveau cette rencontre d'une si grande compréhension et d'une distance, lui qui face à l'histoire a été l'exemple d'un esprit engagé ? Laissons - lui son secret..

Restons encore un moment en Asie. Printemps 1974, il accomplit son dernier voyage au Japon. Il y est accompagné par Tadao Takémoto qui a été témoin devant la cascade de Nachi (péninsule de Kii) de ce qu'il nomme lui-même un " satori ". Subjugué par la puissance sereine de l'eau qui surgit de la montagne, il murmura à plusieurs reprises le nom d'Amaterasu, la déesse solaire du Shintô. (Voir de Takemoto : André Malraux et la cascade de Nachi, Juillard, 1989).

L'islam n'exercera pas sur lui la même aimantation. Si terres et visages de pays musulmans sont présents dans les Noyers de l'Altenbourg et le démon de l'Absolu, il s'agit d'histoire, non de spiritualité. Il semble ne pas s'être penché sur la mystique soufie.. C'est que bien souvent, pour lui, la porte d'entrée, comme ce sera le cas pour l'Afrique noire, est celle de l'art. Les mosaïques et les coupoles d'Ispahan n'ont pas suffi à son imagination avide d'Athéna penchée et d'Apsaras.

Le judaïsme non plus, et pour les mêmes raisons, n'a pas servi de support à ses promenades métaphysiques , à moins d'établir une relation entre l'esprit du Talmud et la manière incessante qu'il a eu de ne jamais figer sa pensée, de répondre à une question par une nouvelle question. Le palimpseste de Malraux est fait de plusieurs couches de points d'interrogation.

" Je ne suis jamais allé à Jérusalem. Je n'ai aucunement la foi, mais je trouve que Jérusalem n'est pas un lieu de tourisme. L'idée qu'on va se promener au jardin des Oliviers me fait horreur. On va à Jérusalem en pèlerinage, ou on n'y va pas " (Entretien du 10 juin 1973 avec Guy Suarès in Malraux, celui qui vient Stock, 1974). Cette tension aura été celle de toute sa vie dans sa relation avec le christianisme. Né catholique, il a perdu la foi vers l'âge de seize ans, mais le vide n'a été remplacé par aucune certitude. Il évoque souvent la figure du Christ. Quand, pendant la Résistance, , il pense qu'il va mourir, il demande l'Évangile de Jean. Alors qu'après la mort accidentelle de ses deux fils, se pose la question de l'enterrement, il dit sans hésitation à son ami le Père Bockel : " une messe " ! ". On ne sera pas étonné de trouver sous sa plume de fréquentes références à saint Bernard ou à Jeanne d'Arc. Mais saint François d'Assise ? Ce n'est pas son rôle historique qui le tient, c'est son amour christique de la création. Peu d'écrivains ont su parler avec une telle intensité de la puissance de la Vierge comme il le fit dans l'Irréel. D'autres preuves pourraient être données de sa fascination pour l'aventure chrétienne. Aventure ? Il ne s'agit effectivement pas d'une expérience intérieure. Le regretterait-il ? Malraux n'était pas homme du regret.. Poussé par une force qui l'emportait vers les royaumes invisibles, et n'y trouvant pas le visage protecteur d'un dieu, il avait érigé l'art comme réponse face à la mort. Mais il savait - oh combien ! - qu'il en existait d'autres. Il affirmait même qu'elles étaient nécessaires.

Voici le point crucial, et le plus complexe. L'agnostique Malraux pense que l'homme ne peut se passer de chercher à établir une communion avec le domaine du sacré. Il pense que les religions traditionnelles , qu'il respecte, subiront la loi de la métamorphose. Notre sort actuel est de ne pas savoir d'où viendront les ailes. " La nouvelle civilisation ressemble aux appartements déjà vides : on attend les derniers déménageurs " (le Miroir des limbes). Vides, les pièces sont encore plus grandes. Pas plus que nous, Malraux ne savait qui les remplirait. Mais la lecture attentive de son œuvre, principalement de ses

derniers livres, peut nous inciter à nous tenir prêts.

" Préparez-vous à l'imprévisible ", m'avait-il dit lors d'une de nos dernières rencontres. Je me souviens qu'alors la queue d'Essuie-plume (le chat) fit un point d'interrogation. Restons-en là.

Extrait de Malraux, ombres et lumières, Les Éditions de la Bouteille à la Mer

